

le Rideau

UN JOUR J'IRAI



(ET CE SERA BIEN)

Charlotte Brihier

Création

14 → 24 Janv.

Sommaire

Synopsis	3
Équipe	5
Biographie	6
Note d'intention	8 & 9
Entretien	11 à 13

Synopsis

Le peu que je connais, je m'y accroche de toutes mes forces pour que mes moments de vie ne soient plus remplis de ceux qui n'y sont pas, des absents.

Un jour, j'irai (Et ce sera bien) est le récit inspiré du parcours d'une mère immigrée d'Algérie dans les années soixante et qui resurgit dans celui de sa fille, Ambre. Celle-ci essaye de comprendre qui elle est au travers de ses souvenirs et de ceux de sa mère, Hayat.

Quelles traces le parcours de Hayat a laissées chez sa fille ? Ambre commence à poser une série de questions à sa mère et à détricoter leurs souvenirs d'enfance respectifs dans l'espoir de mieux comprendre ce qui la lie à sa mère. Elle devient obsédée par le passé de celle-ci dont elle se sent héritière malgré elle.

Le projet Un jour, j'irai (Et ce sera bien), naît du rapport à cet héritage, à ce besoin viscéral de comprendre et de restituer l'histoire si singulière dont nous sommes héritier·e·s.

Et ça doit ressembler à quoi
une Algérienne ?! Ça se
déplace comment, ça respire
comment, ça parle comment,
ça se tient comment ? C'est
quoi être algérienne ?

Équipe

Écriture Charlotte Brihier

Co-mise en scène Lisa Cogniaux et Charlotte Brihier

Avec Charlotte Brihier, Soazig De Staercke (Pauline Daemen en tournée),
Mattéo Goblet, Lucile Vignolles et Jérôme Vilain

Scénographie Irma Morin

Création sonore et vidéo Sébastien Fernandez

Création lumière Jérôme Dejean

Régie générale Candice Hansel

Soutien à l'écriture Paul Pourveur

Dramaturgie Agathe Yasmina Meziani, Diana David

Costumes Marie-Zélie Baudoin & Gaëlle Marras

Visuel Lulu la landaise

Un spectacle de Charlotte Brihier

Coproduction Le Rideau, la Maison de la Culture Famenne-Ardenne, la Coop
asbl et Shelter Prod

Avec le soutien de Taxshelter.be, ING et le Tax Shelter du Gouvernement
fédéral belge

Avec l'aide de la Fédération Wallonie-Bruxelles, Théâtre & Publics, la SACD.
Résidences et soutiens le Marni, le BAMP, la Maison de la Création, Iles
ASBL, L'usine, L'Espace Magh, Océan Nord, La Chaufferie acte 1

Production déléguée et diffusion Le Rideau

Merci à Claudia Maraite, Merida Lopez Varela, Mathilde Mosseray, Zoé Nève,
Xavier Lukomski, Haroun Atila, Lucien Elskens, Anton Csaszar, Céline Beutels,
Fabian Dorsimont, Cora-Line Lefèvre, Les Riches-Clares, Quai 41, Habemus
Papam, la Maison Culturelle d'Ath, Océan Nord

Biographie



Charlotte Brihier

Porteuse du projet et metteuse en scène



Française d'origine algérienne et riche d'une expérience témoignant de son contact avec les questions de diversité et de minorités, le travail de Charlotte Brihier est particulièrement orienté autour des questions sociales. Le spectacle *Un jour j'irai (Et ce sera bien)* prolonge cette dynamique de longue date.

Elle entreprend le concours d'entrée à l'Institut des Arts de Diffusion (IAD) à Louvain-la-Neuve. Elle y débute sa formation de comédienne qui va durer quatre ans. Durant son Master, déjà intéressée par la place du théâtre dans la quête identitaire, elle écrit un mémoire sur *L'utilité du théâtre dans la construction identitaire chez les adolescents*.

De 2019 à 2022, elle joue dans le spectacle jeune public *Harcèlement*, une création collective d'Alvéole théâtre visant à faire de la prévention contre le harcèlement scolaire. Et à partir de 2021 et ce jusqu'en 2023, elle fait partie du spectacle immersif *T.M* créé par la compagnie gantoise *Oentroerend goed*. Parallèlement à cela, elle interprète le rôle de *Shérazad* au cinéma dans *Filles de joie* de Frederic Fonteyne et dans la foulée, elle joue dans plusieurs courts métrages dont *Dyorama* de Marine Pascal ou encore *Chez Joanna* de Sandrine Collard et également dans des séries télévisées telles que, *Papa ou maman* de Frédéric Balekdjian ou encore *Emancipée* de Philippe Faucon. Depuis 2023, elle met en scène une troupe de théâtre amatrice qui récolte des fonds pour offrir des camps de loisirs à des enfants placés par le juge.

Aujourd'hui, elle partage au théâtre son premier spectacle, sa première écriture et première mise en scène.

Plus elle me raconte des choses, plus je veux en savoir, mais parfois elle ne veut pas me raconter, elle dit qu'elle m'expliquera plus tard, que je suis trop jeune, qu'elle ne veut pas me perturber.

Note d'intention

Les thèmes centraux qui traversent ce projet sont l'identité, les liens familiaux et l'héritage. Plus précisément, je cherche à explorer la question de la transmission transgénérationnelle et les traumatismes psychiques, conscients ou inconscients, des héritages familiaux. La question principale consiste à appréhender la transmission transgénérationnelle et ses impacts sur les descendant·e·s à la fois dans leur rapport au monde, leur façon d'être, de penser et donc dans leurs comportements et leurs réactions émotionnelles. Ce qui nous intéresse c'est d'explorer cette question par le biais du théâtre.

Au-delà de la transmission familiale, il y a la thématique de la mémoire et du souvenir comme outils de passation. Nous voudrions travailler sur la façon dont se restitue un souvenir, comment il est perçu et reçu, ce qui construit la mémoire collective et comment elle peut être utilisée, parfois malgré nous, pour alimenter la discrimination et les rapports de force. En effet, la question de l'identité, du parcours migratoire ou des réfugié·e·s, nous paraît rarement avoir autant envahi le débat public et l'espace médiatique. Aujourd'hui comme hier, l'instrumentalisation de l'identité nationale, la question du rejet de l'autre ou encore de la construction de l'autre comme figure emblématique de tous les maux que traverse un peuple, me semble riche à explorer et fait évidemment écho à d'autres époques : celle où naît le récit de notre présent projet.

Dans *Un jour, j'irai (Et ce sera bien)*, la mère, Hayat, est née à Bab El Oued, un quartier d'Alger, en 1963 et quitte très rapidement cette région à l'âge de six mois. Placée dans différentes familles d'accueil dès son arrivée en France pour des raisons inconnues, Hayat n'a pas grandi avec ses parents et ne connaît que la culture française.

Malgré son parcours de parfaite française aux traits de l'Algérie, dont elle ne connaît rien, elle est renvoyée, dans la France de la fin des années 1970 à son étrangeté. Elle en construit une blessure vive, tissée d'un passé dont elle ne connaît pas grand-chose et d'un parcours d'enfant placé qui la mure dans le silence.

Le projet qui nous occupe se situe principalement dans la capacité de Hayat à transmettre cet héritage dont elle est dépossédée à sa fille Ambre qui elle-même porte les non-dits, angoisses et peurs hérités du parcours de sa mère.

Ambre possède une forme d'arabité physique qui lui fait poser une série de questions à sa mère et devient obsédée par le passé de celle-ci dont elle se sent héritière mais dont sa mère elle-même ne sait que trop peu de choses. Elle en tire une disposition à fantasmer des bribes de ce qu'elle croit percevoir du passé de sa mère.

Un jour, j'irai (Et ce sera bien) est le moyen de se poser une série de questions, de faire sentir ou réfléchir, sur la place du passé dans notre présent. De la relation que chacun·e bâtit avec son héritage familial. Quel rapport entretenons-nous avec notre propre histoire? Construisons-nous contre, avec, au travers de celle-ci et dans quelles proportions ? Jusqu'à quel point sommes-nous maîtres de cela ? Dans quelle mesure nos souvenirs sont-ils incontournables et nous définissent-ils ? Sommes-nous le produit de notre passé et quelle actualité a-t-il ? Comment traverser notre histoire familiale pour mieux la dépasser ?

L'origine est fixe, l'identité se construit.

Wajdi Mouawad, Interview sur France Inter, 2021

Ambre, entourée des personnages qu'elle guide dans son récit et qui eux-mêmes la guident parfois, apporte un regard neuf sur ce qu'est la transmission transgénérationnelle, l'instrumentalisation du souvenir, la place de l'héritage dans notre construction identitaire et surtout notre prise d'indépendance.



Entretien

Le pouvoir de l'autofiction dans une histoire à trous

C'est un projet qui superpose plusieurs dimensions. Il y a une trame de fiction, mais aussi une trame plus documentée. Je me base sur des éléments réels, comme les enregistrements de la voix de ma mère et des sons organiques capturés en extérieur, mêlés à des archives. La fiction m'aide à combler les manques et les zones d'ombre ; elle me permet de donner des réponses et d'imaginer ce qui a pu se passer, même si ce n'est pas toujours exact. Et ce processus m'apporte aussi une part de poésie, de fantaisie, un moyen d'inclure l'humour et la beauté, même dans un contexte difficile.

Je veux aussi évoquer le regard d'enfant sur la vie de ses parents. On a tous et toutes eu ce regard naïf, presque magique, qui donne une beauté démesurée aux rencontres et aux histoires de famille, même aux événements banals. Le sujet de fond est lourd mais c'est important pour moi de montrer que dans les moments difficiles, il reste de la beauté, de la poésie, et même des instants de rire.

Quand j'ai annoncé que je faisais une pièce sur ce sujet cela n'a pas toujours été facile au sein de ma famille. Je me suis même demandé si je devais montrer ces réticences mais je voulais y introduire de la douceur et de la bienveillance, pour équilibrer avec la dureté des événements évoqués. J'ai préféré mettre en lumière les moments de complicité et de tendresse.

Quel travail documentaire as-tu effectué pour cette pièce ?

C'est un travail qui s'est fait en plusieurs temps entre mon adolescence et maintenant. J'ai autant cherché auprès de ma famille que dans des institutions officielles pour trouver des réponses. Je me suis également rendue à Alger pour la première fois cet été.

Mon grand-père a travaillé avec l'armée française donc j'ai pu obtenir un extrait militaire indiquant son décès, mais je n'ai aucun détail sur les circonstances ni sur le lieu où il est enterré. Pareil pour ma grand-mère :

je ne sais pas où elle est enterrée ni ce qui a causé sa mort. On parle ici de données élémentaires, mais malgré mes recherches je n'ai pas les réponses.

Les administrations françaises détiennent forcément ces informations puisque j'ai reçu une confirmation de décès mais on me renvoie toujours vers l'état civil en Algérie. L'accès à ces archives est encore plus compliqué à cause de la situation politique de l'époque, où de nombreux documents n'ont peut-être pas été répertoriés ou sont restés secrets.

Ce parcours soulève des questions de dignité et d'inégalité : chacun.e devrait pouvoir retracer son histoire familiale, mais les personnes issues de familles franco-algériennes, ou de contextes politiques complexes, se heurtent souvent à des obstacles. Il y a un « double traitement » qui crée de la frustration, de la colère et un sentiment d'impuissance. Accéder à son histoire ne devrait pas être aussi difficile.

Ce spectacle est donc aussi une démarche personnelle pour comprendre ton histoire familiale. Est-ce que pour toi c'est une « quête d'identité » ?

Oui et non. Pour moi c'est plutôt une quête de soi. Au-delà de l'identité, il y a la guérison personnelle. La culture, la langue algériennes ne m'ont pas été transmises et ce n'est pas ce que je cherche, je sais que dans un sens, je ne les récupérerai pas.

C'est un processus pour mettre en lumière une « petite histoire » dans un plus large contexte historique et politique, celui de l'Algérie, de ma famille, et de tant d'autres qui se retrouveront, je l'espère, dans ce parcours. Je parle de l'Algérie, mais cela va bien au-delà : cela parle de la place qu'on occupe dans sa propre famille, du deuil au sens large, de l'acceptation des mystères et des parts ignorées.

Mon histoire s'inscrit dans un contexte qui dépasse un pays : et peut avoir des résonances avec d'autres vies. Cela rejoint des réalités universelles : les guerres, les séparations, les familles disloquées. Lorsque les conflits se terminent, les gens croient que tout rentre dans l'ordre. Mais pour celles et ceux qui vivent ces drames, la guerre continue, à travers les traumatismes, les deuils, les vies déchirées. On peut retrouver cela aujourd'hui avec l'Ukraine, la Palestine et d'autres conflits : les générations futures porteront ces cicatrices. Quand le monde détourne le regard, pour ces familles, rien n'est « terminé ». Ce spectacle est aussi un moyen de rappeler l'impact durable de ces conflits sur des vies humaines.

Tu mentionnes ne pas avoir « la langue » ou « la culture » de tes origines. Pourtant, malgré cela, un lien persiste : ton physique. Est-ce quelque chose qu'on te renvoie souvent ?

Oui, totalement ! C'est comme si, peu importe que je ne parle pas la langue ou que je ne connaisse pas tous les aspects de la culture, on me renvoie toujours à une certaine identité. Quelque chose d'« exotique », sans trop savoir d'où ça vient. Je n'ai jamais ressenti de racisme violent mais au quotidien, c'est plutôt une curiosité insistante : « Tu viens d'où ? C'est quoi tes origines ? » On me pose ces questions sans cesse.

La curiosité, je la comprends mais quand systématiquement on entend les mêmes questions, cela devient fatigant. Ce qui est difficile aussi, c'est que cela se transforme souvent en remarques. Par exemple, les gens se permettent de commenter mon visage, de dire que j'ai un profil « marrant » ou de me dire « Tu fais pas très algérienne ». Cela peut sembler anodin, mais finit par peser. À force d'entendre ces commentaires, je me suis même demandée si mon visage était « normal ». Ça a créé des complexes.

C'est aussi ce qui renforce un lien particulier avec ma mère, physiquement on se ressemble beaucoup et on a souvent été perçues de la même manière. Les gens la prennent pour une femme d'origine asiatique, tout comme moi d'ailleurs. À son époque, c'était presque un avantage pour elle car, dans la société, les Maghrébins subissaient beaucoup de discriminations. Aujourd'hui, c'est différent, mais paradoxalement je ressens parfois cette envie d'être davantage identifiée comme algérienne.

Les perceptions et les attentes évoluent, mais l'injonction au « bon visage » persiste. À l'époque de ma mère, le visage « maghrébin » était stigmatisé, et aujourd'hui il est davantage accepté, mais je n'y ressemble pas assez. C'est comme si, génération après génération, notre apparence ne correspond jamais à ce qu'on attend de nous.

CONTACTS

lerideau.brussels

02 737 16 01

Laura Ollivier
Relations médias-presse
Communication non-digitale
laura@lerideau.brussels
+32 (0)471 93 74 00

-  facebook.com/lerideau.brussels
-  instagram.com/lerideau.brussels
-  twitter.com/RideauTheatre
-  vimeo.com/user8670615
-  youtube.com/user/TheatreRideaudebxl